



Nouveaux pauvres et nouvelles générations

Il n'y en avait plus à la fin des Trente Glorieuses et il y en avait moins l'année dernière. Quand on fait semblant de ne pas les voir, on se sent l'âme d'un salaud et quand on les regarde en face, qui sait si l'on n'étonne pas une obscure curiosité? Leur faire l'aumône rend aussi mal à l'aise que de leur répondre : "je n'ai pas de monnaie". Et les appeler SDF ou sans-logis ne soulage personne. D'où vient le malaise que suscitent les nouveaux pauvres, les mendicants et les clochards?

La dégradation de la situation sociale, inquiétante à plus d'un titre, et qui menace tout le monde ou presque, n'est pas seule en cause. Il y a une raison plus philosophique à ce malaise : c'est l'ambivalence de la modernité par rapport à la misère. Au niveau juridique, théorique, la *doxa* affirme de bonne foi que tous ont les mêmes droits et donc que les vagabonds devraient avoir accès au minimum vital et même au superflu, comme tout un chacun. Mais, par ailleurs, une fois que l'on se trouve en face d'un individu concret et implorant, il est très difficile de le regarder comme un égal. Dès lors, se resserre le noeud d'une contradiction sans issue : la compassion de Soeur Emmanuelle n'est pas plus de mise que le mépris des aristocrates de jadis. Et, comble de misère, ce sont les idéaux les plus sacrés qui ont débouché sur cette impasse.

Philippe d'Iribarne a publié cette année un livre très intéressant au sujet de ces contradictions : *Vous serez tous des maîtres*, au Seuil. Un ouvrage sociologique bouleversant.

Notre ambivalence vis-à-vis des plus démunis s'explique de façon historique. Autrefois, avant les Lumières, les discours sur la société justifiaient l'existence des pauvres et de la pauvreté.

Platon, par exemple, pose que l'esclave est aussi nécessaire que le maître. Chacun a sa place et tout ira bien. Le christianisme va plus loin, on le sait, puisque les premiers seront les derniers et qu'un riche voit se fermer devant lui les portes du paradis. Les Lumières ont balayé ces idéologies qui justifiaient un ordre établi insupportable. Elles ont eu mille fois raison. Merci Rousseau. Mais pour ce faire, elles

ont été obligées d'insister sur ce qu'avait d'inhumain le sort des miséreux. Ce n'était pas grave puisqu'elles leur promettaient la souveraineté pour bientôt. Philippe d'Iribarne parle de discours d'émancipation à propos des Lumières et compare ce discours à un mythe (au sens de Lévi-Strauss : un récit qui se répète à travers les âges en variant les personnages). Après la Révolution, le discours d'émancipation s'est renouvelé plus d'une fois : Marx, le surréalisme, le féminisme et puis, pour finir, mai 68. Et nous voilà aujourd'hui : le mythe est usé, il ne se régénère plus. Pourtant, il y a toujours des damnés de la terre : ils n'ont plus droit à aucun chant. Tant que l'on était dans le mouvement, dans la promesse, leur sort était supportable. Ils deviendraient un jour les maîtres. Dans la mesure où ce n'est plus possible d'y croire, ils ont perdu toute dignité. Si tous les hommes naissent égaux, ceux qui sont en dessous des autres ne sont plus des hommes. Cela ne concerne pas que les clodos (qui, de nos jours, peut se targuer d'être à l'abri du chômage? Qui, quand il pointe, peut se défendre d'un pénible sentiment de culpabilité ou même de honte?), cela concerne tout le monde.

Malheureusement, autant d'Iribarne est fin dans son analyse et son constat, autant il est faible quand il s'agit de trouver des solutions. Il ne faudrait pas le pousser beaucoup dans sa conclusion pour qu'il dise qu'il faudrait revenir à la valorisation chrétienne des *petites gens*. La régression ne peut se confondre avec le progrès.

Alors? Pourquoi ce livre est-il bouleversant? Parce qu'il s'adresse, sans le savoir, à ceux qui sont nés après ou pendant ces fameuses années 60. Cette génération-là a sans doute connu l'enfance, non pas la plus heureuse, mais la plus confortable, la plus rassurante et la plus douce de l'histoire de l'humanité. Plus de méchant loup dans les forêts. Et ce, dans presque toutes les classes sociales. Les voilà adultes, ces enfants gâtés, (ou pas loin : quelque chose semble les maintenir dans un état d'éternelle adolescence) et ils entrent dans un monde qui vient de perdre l'espoir qui l'a nourri pendant deux siècles. Les seuls combats (sociaux, écologiques) qui restent consistent à empêcher que cela aille plus mal. En vain.

Ce que, dans ce contexte, enseigne malgré lui d'Iribarne, c'est que cette génération-là est devant un problème neuf et qu'elle DOIT inventer un nouveau discours. Inutile de réactiver le mythe d'émancipation du XVIIIème. Au diable le monstre à deux têtes du XIXème (capitalisme versus communisme). Et pas question de revenir à l'archaïsme, que ce soit sous la forme gentille et raisonnée que propose d'Iribarne, ou sous celles, odieuses, de l'ésotérisme old age, du fanatisme ou du pouvoir fort. Ce nouveau discours n'existe pas encore. Si on ne l'écrit pas maintenant, l'avenir s'en chargera. Il ne faut pas attendre.

Laurent Demoulin

Philippe d'IRIBARNE, *Vous serez tous des maîtres, la grande illusion des temps modernes*, Seuil, "La couleur des idées"